La Nouvelle Alliée

Tournons un instant nos yeux du côté des Etats-Unis.

Il s'accumule là-bas des trésors matériels et moraux capables, à eux seuls, de forcer les arrêts du Destin, alors même que l'équilibre militaire persisterait entre les fronts qui s'alignent à l'Occident et à l'Orient de l'Europe.

Ne souriez pas à l'idée que la grande République américaine est traversée par le 100e degré de longitude ouest — l'immense plaine du Manitoba, précisément, le berceau de ce fameux blé de printemps qui est venu symboliser en France, cette année, la solidarité des deux peuples — tandis que la grande offensive franco-anglaise se développe entre le méridien de Paris et le 2e degré de longitude est.

Les distances ne comptent pas dans une guerre dont l'échelle est formidable puisque Bagdad, la merveilleuse cité orientale que les Boches ne reverront plus, comme foyer de « Kultur » du moins, est à 5.000 kilomètres de la France.

D'ailleurs, si l'on considère l'ensemble du bloc de l'Entente, on ne peut s'empêcher de ressentir une impression de réconfort et de solide confiance devant la merveilleuse harmonie qui préside à sa répartition sur les immensités terrestres.

D'un côté, la France et l'Angleterre flanquées des Etats-Unis; de l'autre, la Russie qui s'appuie sur le Japon; le Japon et les Etats-Unis se donnant l'étreinte à travers un océan qui défie toutes les entreprises sous-marines.

Vraiment, les empires austro-boches qui constituent le réduit du militarisme, ne sont-ils pas les véritables assiégés entre ces deux masses intercontinentales dont l'océan Pacifique forme la charnière et qui se meuvent insensiblement, inlassablement vers un but commun ?

Revenons aux Etats-Unis.

Une importante mission française vient d'y débarquer, ayant à sa tête M. Viviani, l'un des chefs du Gouvernement, et le Maréchal Joffre, la plus haute expression de notre armée.

Elle retrouvera là-bas, au milieu du même enthousiasme, la mission anglaise qui l'y a précédée.

Et les deux missions travailleront de concert avec M. Wilson et le Gouvernement américain à une besogne qui envisage le triple point de vue militaire, diplomatique et économique.

M. Balfour, qui dirige la mission anglaise, a eu déjà un mot bien anglais — et bien américain. — « Sans crainte de refroidir le zèle belliqueux de nos amis américains, écrivait hier Clemenceau, il leur a fait l'honneur mérité d'aborder l'entretien par la ferme suggestion des « **grands sacrifices** » à consentir. Et pour qu'il n'y eût point d'erreur dans l'interprétation de sa pensée, il est allé jusqu'au bout de l'éventualité redoutable par cette affirmation décisive : « **Cette guerre sera longue.** »

C'est très bien. Il fallait parler aux concitoyens de M. Wilson le langage de la raison, de la franchise, de l'énergie qui convient à leur tempérament.

Nous avons vu les Etats-Unis s'adapter merveilleusement à l'œuvre de guerre dès le premier jour. Ce qu'ils ont décidé, ce qu'ils entreprennent établit déjà qu'ils sont prêts aux grands sacrifices et qu'ils considèrent la guerre avec une entière objectivité.

Que demandons-nous ? Des munitions, un crédit, des denrées alimentaires. On a dressé aussitôt un programme qui comporte la mobilisation de toutes les usines et l'inventaire des richesses économiques de la Nation; des emprunts fabuleux sont ouverts, on pourrait même dire « couverts », et le service militaire est envisagé.

Il était nécessaire en même temps de resserrer le blocus, cette arme qui agit parallèlement aux opérations stratégiques. Qu'à celà ne tienne ! Les exportations seront contrôlées et réduites aux chiffres d'avant-guerre quant à certains neutres dont la neutralité se montrait élastique au point de s'accommoder parfaitement d'un lucratif commerce avec nos ennemis.

La plupart de ces mesures sont à longue échéance. Qu'importe. Elles seront poursuivies avec le calme, le sang-froid, la résolution qui caractérisent le tempérament anglo-saxon et qui ont abouti à de si magnifiques résultats chez les Anglais, avec une volonté qui ne transige pas, qui ne pardonne pas, qui s'exalte au contraire à mesure qu'elle voit approcher le but.

Mais l'entrée en jeu d'un pareil peuple va prolonger la guerre ! « Je suis convaincu, écrit M. Aulard, que loin d'alimenter la guerre pour la prolonger, comme le croient quelques étourdis, l'intervention américaine en hâtera singulièrement la fin par le surcroît de force morale et physique qu'elle apporte aux Alliés. »

Mais elle en cristallisera les buts. Et ici, nous ne partageons point l'opinion de M. Aulard qui semble entrevoir « dans la sagesse de M. Wilson » une évolution possible de la diplomatie alliée vers de nouveaux accords tendant à décoller du bloc germanique l'un quelconque de ses adhérents, la Turquie par exemple.

Nous avons fait remarquer hier, à un point de vue purement général, toute l'inopportunité de cette évolution qui apparaîtrait comme un recul diplomatique qu'aucune avance de la Turquie ou de la Bulgarie n'expliquerait.

Au point de vue purement américain, elle est impossible en raison des termes mêmes du message de M. Wilson, des mobiles qui ont décidé les Etats-Unis, du but qu'ils se sont assignés : **liberté des petits peuples, respect du principe des nationalités.**

Il y a quelques heures seulement, M. Scharp, ambassadeur des Etats-Unis à Paris, recevait une délégation des Yougo-Slaves à qui il promettait l'appui de son gouvernement pour la réalisation de leurs vœux. C'est le démembrement de l'Autriche en perspective !

L'Amérique consentirait-elle à replacer les Arabes en révolte et les Arméniens martyrs sous le joug ottoman ? Non, incontestablement. C'est le démembrement inévitable de l'Empire ottoman, en dehors même de la question de Constantinople.

Et la Belgique, et la Serbie, et les revendications françaises, italiennes, roumaines qui réclament satisfaction sous peine d'un flagrant et inadmissible désaveu ?

Oui, l'intervention américaine pèsera irrésistiblement sur l'issue de la guerre, encore que nous n'ayions là-dessus aucun doute en nos propres forces.

Oui, elle accélérera le processus de la défaite allemande.

Mais à une condition, c'est que nous n'envisagions aucune transaction sous aucune forme, avec l'ennemi. Elle n'en tolère pas.

C'est même, vue sous cet angle, qu'elle apparaît comme la première identification du châtiment.

Charles GASCARD.